

Noce I Dnie de Maria Dabrowska : d'une génération l'autre /
Anita Staron. — Extrait de : Revue des lettres et de
traduction. — Vol. 10 (2004), pp. 337-350.

Notes au bas des pages.

I. Amour. II. mères et filles. III. Dałbrowska, Maria, 1889-
1965. IV. Ecrivaines polonaises.

PER L1037 / FL164183P

NOCE I DNIE DE MARIA DABROWSKA: D'UNE GÉNÉRATION L'AUTRE

Anita STARON
Université de Lodz, Pologne

Lorsque Maria Dabrowska publie *Noce i dnies*, elle a la quarantaine passée et la dure épreuve de la mort de son mari derrière elle. L'indépendance de la Pologne est un événement tout récent, qui couronne une longue lutte de plusieurs générations de Polonais au pays et à l'étranger. Peut-être fallut-il vivre une vie pleine et difficile, accumuler un nombre d'expériences diverses, pour pouvoir produire ce livre intelligent, profond et fin. *Noce i dnies* sont sans conteste l'une des réussites du roman réaliste polonais.

Ce roman-fleuve comporte en définitive quatre volumes¹. Mais les premières versions, élaborées dès la fin des années 1920², montraient déjà ce qui devait rester le centre de gravité de l'œuvre: la vie humaine, avec tout ce qu'elle a d'imprévisible et de constant, avec ses bruits et ses silences, l'incessant écoulement des «nuits et des jours», comme l'annonce le titre. Dabrowska y travaillait longtemps, se penchant sur chaque épisode avec un patient effort. L'action du roman s'étale sur un laps de temps considérable, allant des années 1880 (certains épisodes remontent à l'insurrection nationale de 1863) jusqu'au commencement de la guerre de 1914-1918. Dans l'histoire de la Pologne, c'est une époque difficile, le pays est déchiré entre trois empires et entièrement subordonné aux puissances étrangères. Le roman fait apparaître un nombre important de personnages représentatifs de diverses couches sociales, cependant

(1) Les quatre volumes paraissent entre 1931 et 1934: *Bogumil i Barbara* (1931), *Wieczne smartwienie* (1932), *Milosc* (1933) et *Wiatr w oczy* (1934).

(2) 1928, *Domowe progi*, 1929, *Kłopoty pani Barbary*.

l'auteur se concentre sur la petite noblesse appauvrie. La dépossession de leurs terres fut une mesure fréquemment appliquée aux nobles polonais par les autorités russes après l'insurrection de 1863. C'est dans de telles circonstances que les deux familles principales du roman, les Ostrzenski et les Niechcic, ont perdu leurs propriétés. Ce changement de position obligeait les nobles à changer de style de vie, afin de pourvoir à leurs besoins. Ils se transféraient dans des villes, où ils devenaient professeurs, cadres, hommes d'affaires, formant une nouvelle classe sociale (c'est le cas des Ostrzenski), ou bien, tel Bogumil Niechcic, ils restaient à la campagne en tant qu'administrateurs des biens appartenant aux autres.

Le premier objectif de *Noce i dnie*³ correspond donc aux exigences de roman réaliste, et présente les changements advenus dans la société polonaise de la fin du XIX^e siècle. Mais ce faisant, Dabrowska ne perd pas de vue le sort des individus. La famille de Barbara née Ostrzenska et de Bogumil Niechcic l'occupe tout particulièrement. Dans la multitude de trames entrelacées, nous avons décidé de nous concentrer sur les liens entre les femmes de la même famille, d'une génération à l'autre. Il s'agira d'examiner, d'une part, les changements qui s'opèrent dans la situation des femmes, la revendication de leur liberté, leur autonomie croissante, et, d'autre part, une certaine continuité, une unité viscérale entre les générations successives, notamment le retour des mêmes traits de caractère en dépit des conditions de vie très différentes. Le livre de Dabrowska se prête d'autant plus à une telle analyse qu'il s'abstient d'affirmations catégoriques, qu'il fuit des thèses irrévocables; tout y est présenté avec une rare finesse et délicatesse, en demi-tons, et la liberté est laissée au lecteur de tirer ses propres conclusions. Aussi irons-nous par notre propre chemin, à la rencontre de quelques vérités qui, nous l'espérons, seront révélatrices de l'art romanesque de l'écrivaine polonaise.

Des deux époux Niechcic Barbara est sans doute celle qui concentre avant tout l'attention du lecteur. Dabrowska attachait une grande importance à la peinture de son caractère. Une lecture attentive montre que plusieurs traits de sa personnalité, et même certains épisodes importants,

(3) Maria Dabrowska, *Noce i dnie*, t. I-IV, Krakow, GREG, 2003 (*les chiffres I et II dans les notes renvoient aux deux volumes de l'édition dont je me suis servie*).

sont également présents chez d'autres personnages féminins de *Noce i dnie* - sa fille aînée en premier lieu. Il semble intéressant de se pencher sur ce réseau d'analogies et de ressemblances, en y apposant quelques perspectives choisies.

AMOUR COMME MOTEUR DE LA VIE

Un amour malheureux?

La jeunesse de Barbara est marquée par un épisode qui a jeté l'ombre sur toute sa vie: il s'agit de son amour déçu pour Jozef Toliboski qui semblait s'intéresser à Mademoiselle Ostrzenska, mais l'abandonnait en définitive pour un parti plus riche. Après cette déception, dont Barbara essaie de dissimuler la profondeur, le monde lui paraît absurde, sans une raison d'être qui expliquerait son fonctionnement aléatoire. Si elle épouse Bogumil (nous reviendrons aux raisons qui la poussent à ce mariage), ce n'est pas dans l'espoir de voir les éléments dispersés de l'univers rentrer dans l'ordre. Cependant, un tel changement se produit après la naissance de son premier enfant, Piotrus. C'est l'unique époque dans la vie de Barbara où elle se sent véritablement heureuse⁴. De toute évidence, l'amour pour cet enfant peut remplacer l'autre, déçu et, ce qui est capital pour Barbara, il lui redonne le sentiment de l'ordre et de la cohésion des êtres et des choses, perdu après sa déception amoureuse: «Le monde est tellement beau - pensait-elle en regardant [son fils] - qu'on peut y être heureuse même sans ce qu'on appelle amour»⁵. Hélas, cet état de choses n'est pas fait pour durer: à quatre ans, Piotrus meurt emporté par une pneumonie. Désormais, l'univers perd à nouveau, et définitivement cette fois, tout sens et toute cohérence. Rivée au tombeau de Piotrus, y passant des journées entières, Barbara répond à Bogumil qui essaie de la ramener au monde: «Comment peux-tu savoir ce qu'est le monde pour les autres? Moi, je n'y vois pas le monde, mais des ruines [...], aucun ordre, aucune harmonie»⁶. Elle aura trois autres enfants, mais ne retrouvera jamais avec eux cette sérénité et cette plénitude qui

(4) Cf. I/68.

(5) Cf. I/75 et II/251. Toutes les citations du présent article sont de notre traduction.

(6) I/84.

l'accompagnaient du temps de son premier enfant. L'écriture reflète cette métamorphose: les descriptions amples et détaillées des promenades avec Piotrus, des conversations entre la mère et son petit fils très sage, où ils découvrent à nouveau tout l'univers, cèdent la place à des informations sèches et rapides concernant la naissance et le développement plus ou moins harmonieux d'Agnieszka, d'Emilia et de Tomasz, le dernier né, qui ne sera jamais à la hauteur de son frère. Barbara leur accorde une attention plus malade que tendre, l'expérience cruelle de sa première maternité envenime d'inquiétude perpétuelle les soins dont elle entoure ses enfants.

La mort de Piotrus a une autre conséquence, celle de la séparer davantage de son mari. L'amour de Bogumil pour Barbara est un sentiment profond et sincère, fait de patience et d'indulgence pour celle de qui il attend toujours un geste bienveillant. Mais il est rare que Barbara lui accorde ses faveurs, bien qu'elle soit toujours attentive à ses besoins matériels et qu'elle se préoccupe de sa santé. Avec le temps, l'habitude aidant, Bogumil lui devient proche, tel un ami sur lequel on peut toujours s'appuyer. Mais chaque geste de tendresse de sa part irrite Barbara qui le repousse avec une rare cruauté. En y réfléchissant, elle finit par tout remettre sur le compte de son histoire avec Toliboski et se pose une question aussi dramatique qu'essentielle pour sa construction psychique: et si ce n'était qu'amour malheureux qui serait promis à durer? Un amour satisfait arrive un jour à son terme, se perd dans le flux et le reflux de la quotidienneté; un amour malheureux trouve dans sa propre substance de quoi se raviver éternellement. Si elle se rend compte que le sentiment pour Piotrus pouvait guérir l'ancienne plaie, la perte de l'enfant l'ouvre à nouveau, avec quelle impitoyable insistance: car le motif de l'amour malheureux revient à la pensée de Barbara tant à propos de sa propre vie qu'en ce qui concerne le sort de sa fille. La fascination d'Agnieszka pour son cousin à l'esprit décadent semble annoncer le pire: devrait-elle se retrouver à son tour repoussée et abandonnée? Et lorsque la jeune femme avoue sa relation compliquée avec Marcin, sa mère ne peut pas étouffer un cri hautement significatif: «Quoi, c'est donc fini pour de bon? Et toi aussi, devrais-tu être malheureuse toute ta vie?» (c'est nous qui soulignons)⁷.

(7) II/412.

De telles observations indiquent l'importance de l'amour pour Barbara. En effet, il est son principal critère d'appréciation. C'est sur le sentiment qu'elle s'appuie pour juger les autres: ceux qui veulent s'enrichir à tout prix, ceux qui ne pensent qu'à leur propre confort, ne trouvent pas grâce à ses yeux. Elle apprécie les gents ouverts, chaleureux, courageux dans la vie et dans leurs jugements. Cependant, lorsqu'il s'agit de ses proches, il lui arrive de s'abuser: par exemple, elle reproche à Agnieszka son insensibilité et craint pour Emilia le contraire, alors qu'il en est tout à fait autrement. Sa seule consolation dans les ennuis éternels avec Tomasz est qu'il a bon cœur - du moins, c'est ce qu'elle veut croire.

Mais si Barbara ne voit pas toujours très clair dans l'âme de ses enfants, elle n'a pas sondé davantage son propre cœur: il y a, dans sa relation avec Bogumil, des moments rares mais intenses où ce qu'elle sent pour lui ressemble beaucoup à de l'amour, à «plus encore que l'amour lui-même» - c'est un sentiment rassurant de certitude et d'une complète confiance⁸, où elle est capable d'oublier son propre plaisir, de ne pas sentir de dégoût - qu'elle connaît également de leurs nuits communes - mais «une douceur de rendre heureux celui qui lui est le plus proche»⁹. Et dans des moments difficiles - comme celui où ils apprennent qu'ils seront obligés de quitter leur maison presque sur-le-champ - Barbara néglige ses propres craintes, soucieuse uniquement de consoler son mari, de lui redonner du courage, elle qui, dans la vie quotidienne, s'inquiétait d'un rien, qui se plaignait de mille choses. Bogumil a raison de dire qu'elle est meilleure pour les temps difficiles que pour les heures tranquilles¹⁰.

On peut donc affirmer que malgré ses affirmations désabusées, Barbara est pleine d'amour et que c'est avant tout l'amour qui la conduit dans la vie. C'est d'ailleurs la direction proposée par Dabrowska dans une note de son journal où elle commente l'évolution de son héroïne principale. Au début, son intention était de peindre une femme qui n'aime pas. Mais avec le développement du roman, un changement dans la construction du personnage s'imposa: «Elle doit aimer, même lorsqu'elle n'aime pas...»¹¹.

(8) Cf. I/297.

(9) II/101.

(10) Cf. II/544.

(11) Maria Dabrowska, *Dzienniki 1914-1945*, t. 1-3, Warszawa, PWN, 1998-2000.

Cet amour qui remplit Barbara comme malgré elle, tourné vers tant d'objets à la fois, comment pourrait-il être un sentiment déçu?

Un amour heureux

Si la vie de Barbara Niechcic passe sous le signe de l'amour malheureux (avec toutes les restrictions que nous y avons apportées), l'existence d'Agnieszka est remplie de bonheur dont la source principale réside dans son amour pour la vie. Le peu de cœur que sa mère croit lui apercevoir est au contraire une volonté passionnée d'aimer tout le monde, d'accueillir tout ce qui vient vers elle. L'aînée des trois enfants vivants des Niechcic, elle est la première à quitter la maison familiale pour entrer en pension. Elle a un grand goût d'apprendre et devient vite l'une des premières de la classe. Elle n'a pas moins d'enthousiasme pour les premières amitiés qui se nouent entre les jeunes pensionnaires: tout ce qu'elle aborde, devient pour elle le champ d'expériences nouvelles. Mais elle sait conserver la juste mesure, sans tomber dans un fanatisme ou un servilisme dangereux. Plus tard, à l'université de Losanne où elle rencontre son futur mari Marcin Sniadowski, il sera ébloui par ce quelque chose qui est en elle: «Il y a en vous comme un lien direct avec la vie, une fraîcheur qui me ravit...», lui dit-il¹². Les commencements de leur amour s'avèrent compliqués - Marcin est impliqué dans d'autres liaisons pas tout à fait terminées, et surtout, il est persuadé qu'un révolutionnaire pour lequel il se prend ne devrait pas avoir de vie privée. C'est alors que la grande capacité d'aimer que possède Agnieszka se révèle salutaire et leur permet de surmonter toutes les difficultés. Au terme de ces péripéties, elle pourra lui dire avec ardeur: «J'aime la vie... [...] Et je t'aime»¹³.

Et pourtant, cette jeune fille en adoration perpétuelle devant le monde, cette jeune femme pleine de volonté d'agir et de servir, connaît des moments de doute et de désespoir. «Il fait si bon de vivre, c'est si agréable... - tellement agréable qu'on en devient triste», s'étonne-t-elle, adolescente¹⁴.

(12) II/353.

(13) II/441.

(14) I/329.

Et elle ne peut pas s'expliquer la cause de cette tristesse soudaine. Plus tard, déjà mariée, elle connaît un autre étonnement, confrontée à une philosophie de vie totalement différente de la sienne. Sa cousine Anka, malgré la précarité de sa situation sociale, ne ressent aucune angoisse - qui pour Agnieszka résulte tout naturellement du cours même de la vie - et elle semble heureuse dans son inconscience. Les réflexions qu'Agnieszka fait à ce propos en disent long sur sa propre attitude envers la vie: malgré son optimisme, elle éprouve souvent des craintes et se sent déchirée entre plusieurs voies. Cette incertitude prend une forme particulièrement aiguë le lendemain de son mariage avec Marcin. Sa conviction immuable d'aimer pour la vie se dissipe, soudain elle se sent gagnée par le doute; en regardant au fond de ses émotions, elle comprend la cause de ces tourments: c'est que même quand on se croit heureux, il faut toujours renoncer à quelque chose. C'est cette nécessité de limiter ses appétits devant la vie, cette obligation de faire un choix qui lui ont soudainement ôté la certitude d'aimer.

Or, dans le cours des réflexions de Barbara, apparaît une pensée similaire: elle n'a jamais voulu obtenir le bonheur ou la tranquillité par la voie de renoncement. C'est pour elle une sorte de défaite. Mais, d'autre part, se console-t-elle, un renoncement conduira peut-être à une victoire? «Mais quelle victoire? Quelle victoire?»¹⁵ - ces mots dévoilent toute l'incertitude de Barbara Niechcic, son impossibilité de rétablir l'ordre universel, à jamais perdu. Il faut donc reporter certaines attitudes d'Agnieszka sur le compte de sa mère, qui tremble avant de prendre chaque décision, et n'est jamais sûre si elle a bien choisi: «Ne pas se fier à la vie, avoir peur de son chaque pas, de chaque sentiment... je sais ce que c'est... et c'est terrible...», avoue-t-elle à sa sœur¹⁶. S'il serait exagéré d'attribuer à Agnieszka le même genre de réflexions, des ressemblances sont quand même incontestables qui ne résultent aucunement du hasard. Il faut y voir la réalisation conséquente des présupposés psychologiques que Dabrowska, lectrice intelligente de C.G. Young, sait esquisser d'un trait aussi précis que fin. Les deux existences, celle de la mère et celle de la fille, s'entrelacent et se complètent. Différentes en apparence, elles se ressemblent plus qu'on ne le croit de prime abord.

(15) II/263.

(16) I/122.

Devant des situations analogues qu'elles rencontrent sur leur chemin, elles ont des réactions qui surprennent par leur similitude. Parfois ce sont des détails de la vie quotidienne, comme l'obsession d'adresser les enveloppes avec le plus grand soin de peur qu'une coquille dans l'adresse ne fasse pas égarer la lettre¹⁷, d'autres fois il s'agit des analogies bien plus importantes. Barbara et Agnieszka ont souvent les mêmes opinions sur les personnes qu'elles rencontrent, par exemple l'institutrice des trois jeunes Niechcic, Mademoiselle Celina, éveille en elles une pareille inquiétude et la même volonté d'adoucir quelque peu sa raideur, de l'échauffer au sein de leur famille. En ce qui concerne les bonnes œuvres auxquelles deux autres femmes du clan des Ostrzenski s'adonnent avec passion, Barbara et Agnieszka trouvent honteux cette sorte de voyeurisme qui s'accroche à la misère des autres et préfèrent les aider d'une manière plus discrète (cf. II/474). Elles codivisent également une sorte de tempérament nerveux qui leur joue parfois de mauvais tours en les obligeant à prononcer des phrases qui sont en écart avec leur pensée. Ainsi, le lendemain de la discussion entre Agnieszka et ses parents où elle défendait à tout prix son droit d'aimer Marcin et les a blessés inutilement, elle s'étonne: «Pourquoi il nous arrive de dire non ce que nous pensons réellement, mais ce dont nous avons besoin [à un moment donné]?»¹⁸. Barbara, si souvent cruelle pour son mari, fait part de pareilles réflexions: «Pourquoi doit-on dire des choses terribles pour se calmer?» se demande-t-elle¹⁹.

Mais ce qui les rapproche le plus, c'est le rôle de l'amour dans leur vie. L'amour entre homme et femme n'est ici qu'une variation de ce sentiment omniprésent qui dirige les pas de la mère et de la fille. Sans doute, de ce monde où Agnieszka promène un regard ébloui, Barbara attend toujours de nouveaux cataclysmes. Mais n'est qu'une différence superficielle et les craintes de Barbara se dissipent au soir de sa vie, lorsqu'elle ne doit plus trembler pour les siens. Alors, elle s'ouvre au monde, sourit aux passants, s'intéresse à plusieurs choses. Il semble qu'au moment où elle cesse de souffrir du manque d'amour masculin, elle aperçoit tous les

(17) Cf. II/609.

(18) II/435.

(19) I/163.

autres visages de ce sentiment. Si elle réussit enfin à être heureuse dans le renoncement, c'est qu'elle le comprend maintenant à la manière d'Agnieszka qui, après s'être longtemps débattue contre l'inquiétude éveillée par son mariage, revient à la maison apaisée et à nouveau sûre de son choix: «Il se peut qu'un grand amour oblige toujours à renoncer à quelque chose, peu importe les motifs de ce renoncement»²⁰, pense-t-elle, et cette phrase s'adapte aussi à sa mère, malgré la différence de l'objet de l'amour. Cependant des deux femmes, c'est incontestablement Agnieszka qui est favorisée par la vie, car c'est elle qui peut, grâce à l'amour, accéder à l'ordre de l'univers, inaccessible pour sa mère. Une scène hautement significative sous ce rapport présente la jeune femme allant à la rencontre de son mari et tracassée par le sentiment d'un profond manque de sens de toutes les actions humaines. Mais dès qu'elle voit Marcin courir vers elle, le monde retrouve son équilibre perturbé²¹.

D'UNE GENERATION A L'AUTRE

Les existences d'Agnieszka et de Barbara s'entrelacent sur d'autres champs encore. Ce qui avait été seulement pressenti ou rêvé par la mère, peut être réalisé par la fille, qui vit à une autre époque et dans d'autres circonstances. Mais il semble que sans la vie de sa mère, l'existence de la fille ne pourrait pas prendre le cours qu'elle a suivi. C'est également ici que l'on peut tisser nombre d'analogies entre ces deux destins.

L'éducation d'abord. Barbara y attache une grande importance, suivant en cela les opinions de sa mère. Celle-ci était profondément convaincue que seule l'éducation mène à tout (opinion que Barbara répétera plusieurs fois dans sa propre vie): aussi ses deux fils avaient accompli les études supérieures et ses deux filles avaient terminé une pension, ce qui leur a permis de gagner la vie en donnant des leçons particulières. A son tour, Barbara choisit avec soin les écoles pour ses enfants. Les deux enfants puînés ne montrent aucun talent pour

(20) II/458.

(21) Cf. II/598.

l'apprentissage, et ce n'est qu'Agnieszka qui réalise les ambitions de la mère. Car il faut bien parler des ambitions: dans sa jeunesse, avant le mariage avec Bogumil, Barbara envisageait vaguement de continuer ses études, de partir à l'étranger, peut-être de publier quelque chose. Ces rêves sont restés à l'état de pensées imprécises, sans jamais se concrétiser en actions. Le caractère retenu de Barbara n'y est pas pour rien; mais il faut incriminer également les conditions de sa vie (la misère de toute sa famille après la mort du père, de longs efforts pour regagner un niveau de vie tolérable) et le moment de l'histoire (la différence d'une génération a ici une grande importance). Il est clair qu'Agnieszka accomplit ce à quoi sa mère a seulement réfléchi. Après de brillantes études secondaires accomplies en Pologne, elle part pour Lauzanne, et ensuite pour Bruxelles, où elle étudie les sciences naturelles, la sociologie et la philosophie - chemin parcouru par Dabrowska elle-même. Sous l'impulsion de son mari, elle se jette dans l'activité sociale et politique, désireuse de préparer le peuple polonais à l'arrivée de l'indépendance. Elle publie aussi ses premiers articles. Ainsi, tout ce qui demeurerait en Barbara sans jamais prendre corps, devient la réalité vitale pour sa fille. Mais ce qui paraît capital pour notre propos, c'est que sans la vie de la mère, la vie de la fille ne serait jamais possible. Toute sa vie durant, et malgré le poids quotidien de charges domestiques, Barbara ne perd pas de contact avec la littérature, elle s'intéresse également au développement de la technique et surtout à la politique et à la sociologie. Des personnes plus jeunes et mieux éduquées trouvent plaisir à discuter avec elle, car elle n'est nullement obscurantiste ou renfermée dans un cercle étroit de ses idées, bien que sa position dans la vie puisse favoriser une telle attitude - après tout, elle vit entre le jardin, les poules et les soucis de ménage. La lecture est même pour elle «le seul reconfort de notre pauvre vie ici-bas» et si elle peut se passer de nourriture au sens physique du terme (plusieurs passages attestent du peu d'intérêt qu'elle y accorde: elle ne s'occupe de la cuisine qu'à cause de sa famille), la nourriture spirituelle lui est indispensable.

Cette jeunesse d'esprit, cette ouverture au monde qui caractérisent Barbara nous amènent à un autre problème, celui du féminisme naissant, ou, peut-être mieux, de l'indépendance des femmes. Il semble que Barbara possède des traits d'une femme indépendante, malgré sa situation de

femme mariée, pour qui s'occuper de son mari, de ses enfants et de la maison est une tâche de première importance. Le symbole tout à fait extérieur de cette émancipation serait peut-être à chercher dans sa façon de porter dans sa jeunesse les cheveux coupés court, ce qui lui vaut le surnom de «clerc». Cette interprétation semble d'autant plus probable qu'une fois fiancée, elle les fait pousser. Avec le mariage, elle réintègre les rangs des femmes soumises, dévouées à la famille et à la maison, mais la grande différence est qu'elle le fait délibérément, avec l'ambition de s'y réaliser en tant que femme. N'écrit-elle pas avant son mariage à Teresa, sa sœur et seule confidente, qu'elle veut «vivre comme toutes les autres, remplir [s]a destinée, être femme, mère, ménagère»²²; c'est pour elle un défi beaucoup plus qu'un rêve ou une nécessité. Elle parle d'ambition et de curiosité qui la poussent vers le mariage, bien que la perspective d'une vie solitaire la tente aussi. L'argent n'y entre jamais comme motivation, au contraire, la crainte exprimée par Bogumil que sa pauvreté la décourage, finit par la décider. Le mariage devient pour elle une sorte de mission, qu'elle traite d'autant plus sérieusement qu'elle n'y est pas poussée par l'amour. Devenue femme et mère, elle ne déroge jamais à ses devoirs, mais elle garde son acceptation pour d'autres styles de vie: par exemple, elle observe avec sympathie l'activité fébrile d'une institutrice qui passe quelques mois dans sa maison, avant de rejoindre les rangs des combattants pour l'indépendance du pays: cette femme qui avait choisi une vie solitaire, indique sans doute l'autre voie qui s'ouvrait devant Barbara si elle n'avait pas épousé Bogumil. L'intérêt que Barbara a toujours porté à une jeune cousine de son mari est non moins significatif. En effet, cette petite personne volontaire n'a rien d'une fille bien éduquée et sage. Et pourtant sa tante est toujours de son côté et lui prévoit un avenir peu banal. Anka Niechcic réalisera, voire dépassera ces prévisions: devenue adulte, elle ne reste pas à la charge de ses parents, elle gagne elle-même sa vie et élève seule le fils qu'elle a eu d'un homme qu'elle refuse d'épouser. En l'apprenant, Barbara n'hésite pas à inviter cette brebis galeuse sous son toit et s'abstient de lui faire de la morale. Il faut dire que les autres membres de sa famille, les parents d'Anka y compris, n'ont pas

(22) Cf. I/23.

un courage pareil. Enfin, s'il ne fait pas de doute qu'Agnieszka est plus émancipée, ne serait-ce que par ses conditions de vie, tout à fait à l'opposé de l'existence provinciale de Mme Niechcic, il est évident que c'est grâce à son élasticité d'opinions que Barbara est capable d'accepter la voie qu'avait choisie sa fille et d'approuver ses décisions parfois controversées.

Le geste de Barbara envers sa cousine a encore une autre conséquence. L'arrivée de Wojtus, le fils naturel d'Anka, sous le toit des Niechcic est comme le retour au point de départ: de nouveau un petit garçon adorable et très sage danse devant la cheminée, tout comme le faisait, des années plus tôt, le premier fils de Bogumil et Barbara. De nouveau ils s'en vont pour une promenade hivernale, mais cette fois-ci elle ne causera pas la mort du petit être; ce bonheur, contrairement au précédent, est promis à durer. Il n'y a donc pas de fatalité: le hasard n'apporte pas que des tragédies - et de l'avoir compris adoucit les éternelles inquiétudes de Barbara.

SENS DE LA VIE. LES NUITS ET LES JOURS

Au terme de cette analyse qui n'avait aucune prétention à sonder toute la profondeur de cette œuvre fascinante, il nous faut revenir à la question annoncée par le titre de l'ouvrage: les nuits et les jours ne sont autre chose que le symbole du temps qui passe et invitent à la recherche du sens de l'existence humaine. Cette question préoccupe de toute évidence Barbara qui n'a de cesse à vouloir pénétrer le mystère de la vie humaine, afin de rétablir un tant soit peu la logique de son existence. Sa réflexion traverse des phases successives qui reflètent les degrés de sa conciliation avec la vie. Au début, elle est surtout sensible au caractère immuable de ce processus, elle exprime une sorte de regret que les nuits et les jours aillent leur cours indépendamment de l'existence humaine, peu importe les efforts dont on remplit la quotidienneté. Cela l'amène à douter du sens de ces efforts²³. Ses réflexions prennent de l'insistance aux moments particulièrement éprouvants, telle la mort des proches: «C'est terrible, pense-t-elle, [...] que quoi qu'il arrive, des occupations banales et

(23) II/262.

insignifiantes vont leur train. Mais, d'autre part, cela n'est peut-être pas mauvais? Sans ces fils tissés par la quotidienneté, nous pourrions nous désintégrer sous le poids des chagrins»²⁴. La vie quotidienne, même celle qui manque d'événements grandioses, qui ne participe pas de grandes idées de l'humanité, a donc un sens. Cette conviction émane de l'œuvre de Dabrowska, et, petit à petit, remplit de sa poésie l'âme affairée de Barbara Niechcic. Cette fois-ci, le message passe dans le sens opposé - de la fille à la mère. Car la joie qui est le résultat de la capacité d'aimer la vie tout entière, Agnieszka la connaît dès son enfance, tandis que Barbara arrive à ce savoir lentement, et ne le complète qu'au moment où sa vie privée se réduit à sa seule existence: c'est à Kaliniec, où elle s'installe après la mort de Bogumil, qu'elle connaît la joie qui lui vient uniquement du fait de côtoyer des vies étrangères, qui n'ont rien en commun avec la sienne, de compatir avec des destins inconnus, «comme si, ne pouvant jamais trouver un mode de relation avec ses proches, elle trouvait dans la compassion pour des êtres inconnus sa seule manière de s'unir à l'essence du monde»²⁵. Et même lorsque cette existence paisible se brise avec le commencement de la guerre, et que, obligée de quitter la ville, Barbara passe à côté des terres de Monsieur Toliboski, rien ne peut désormais lui ôter la sereine conviction qu'il arrive un temps pour l'homme où il a épuisé tout le désespoir dont il était capable et qu'alors tout le conduit à la joie, «comme la nuit conduit au jour». Les dernières phrases du roman mettent un signe d'égalité entre une vie humble et ordinaire et une vie remplie d'activités larges et triomphantes, en plaçant au bout de tout chemin la joie et l'amour de la vie²⁶. Alors, il devient manifeste que le sens de la vie est à chercher dans la séquence des jours et des nuits, des époques qui se succèdent, de la vieillesse qui vient après l'âge mûr, de la mort qui arrive après la vie, qu'elle soit accomplie ou non. Ce qui est essentiel, c'est cette continuité que l'on retrouve seulement d'une perspective plus large, quand les vies successives se complètent, comme celles de Barbara et d'Agnieszka, mère et fille.

(24) II/409.

(25) II/609.

(26) II/646.